

JOHANNE RIGOULOT

UN DIMANCHE MATIN

ÉQUATEURS

UN DIMANCHE
MATIN

DU MÊME AUTEUR

Et à la fin tout le monde meurt, Flammarion, « J'ai Lu »,
2007. Prix Marie Claire du premier roman.

Bâti pour durer, Fayard, 2012.

Johanne Rigoulot

UN DIMANCHE MATIN

Récit

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-615-6.

Dépôt légal 1^{re} édition : mars 2019.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2019.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

« Quand je disparaîtrai, j'aurai tout dit. Je me serai acharné à réduire cette distance entre les vérités de l'expérience et de l'écriture. »

Hervé Guibert,
Entretiens (*Libération*).

« Le mal imaginaire est romantique, romanesque, varié. Le mal réel, morne, monotone, désertique, ennuyeux. »

Simone Weil,
La Pesanteur et la Grâce.

Alexandrie, Alexandra m'écorche le cœur dès les premières mesures. Claude François est mort pour resusciter à chaque mariage. Son refrain a résonné tout au long de celui de Katia et de mon cousin Pierre.

Aujourd'hui, je ne peux plus l'entendre.

Il faisait terriblement chaud le 30 août 1997 dans ce village des monts du Lyonnais. Pierre et Katia avaient coordonné leur tenue. Le costume trois pièces était assorti à la robe à festons. Il a vite fallu faire tomber les vestes.

Cette fête-là a ressemblé à mille autres. Les verres de mousseux ont fait oublier la messe interminable, et les chaussures trop neuves ont été abandonnées dans un coin de la salle.

Aujourd'hui, *Alexandrie, Alexandra* résonne en marche funèbre. Mais, dans nos mémoires, cette image de Pierre, dansant, en sueur et petit veston, hilare, n'a jamais été écrasée par le poids des faits. Il y semble heureux pour l'éternité.

Quand, après une courte nuit, mon père, mon frère Clément et moi avons pris la voiture pour rentrer, la mort de Lady Di venait d'être annoncée. Notre route jusqu'à Paris a été rythmée par les flashes d'information et les pauses où Clément et moi, en version gueule de bois, alternions de la place avant à la place arrière.

À l'époque, je finissais tout juste une année d'études en Espagne. On me prêtait un appartement dans le XV^e, le temps de chercher autre chose. J'y suis revenue en fin de journée pour trouver mon répondeur saturé : j'avais eu tout l'été une histoire avec un type drôle et charmeur. Je ne l'avais pas prévenu de mon week-end de mariage. Il m'avait harcelée de coups de fil, convaincu que je le filtrais.

Le lendemain matin, je finissais mon café devant la baie vitrée du studio quand il y a eu ce grondement sourd ; une onde de choc traversant tout l'immeuble. La vitre s'est mise à vibrer et je n'ai pas pensé à m'éloigner. J'ai eu de la chance : elle n'a pas cédé. Les six étages voisins venaient d'être soufflés par une explosion de gaz. Nous avons dû évacuer. J'ai pris ma valise, à peine défaite. Le soir même, je dormais chez le charmeur et n'ai plus jamais remis les pieds là-bas.

Excepté l'amie qui me prêtait l'appartement, je n'ai averti personne. Je pensais n'avoir jamais donné cette adresse, oubliant mon frère passé me chercher à l'aube le samedi matin, et j'ignorais l'explosion d'un immeuble à Paris, assez exceptionnelle pour être évoquée au JT. Clément m'a cherchée toute la journée et

quand il a fini par me savoir en vie, son angoisse a pris fin sans même que je sache qu'elle était née.

Le mariage de Pierre est resté longtemps là, noyé dans ces fragments de vie.

Sept ans plus tard, en juillet 2004, je sortais du cinéma quand j'ai rallumé mon portable. Mon téléphone indiquait plusieurs appels en absence. Mon frère, mon père, et aucun message ni de l'un ni de l'autre. Clément était à Londres ; son insistance à me joindre m'a surprise. Je l'ai rappelé en premier. Il m'a demandé si j'étais seule et si je pouvais m'asseoir.

Et il m'a dit : « Pierre a tué sa femme. »

Avant d'ajouter : « Il dit qu'il assumera ses responsabilités. »

Durant les mois et les années qui ont suivi le geste de Pierre, ou plutôt ses gestes, comme j'allais l'apprendre au moment du procès, je me suis attelée à leur trouver un sens. Face à l'inconcevable, c'est un réflexe de survie : on traque la clé du basculement comme on chercherait l'oxygène. On peut fouiller d'autant plus loin qu'on ignore quand le processus s'est mis en marche : faut-il forer l'enfance du tueur, sa construction d'homme ou, plus tard, sa rencontre avec la victime ? On peut creuser d'autant plus profond qu'on ignore même s'il y a quelque chose à trouver.

L'histoire dramatique que je m'apprête à raconter compte une morte, deux orphelines et deux familles dévastées. La souffrance se diffuse par capillarité. Elle a frappé tous les proches de Pierre et de Katia. Elle nous a touchés, les miens et moi, bousculant notre conception du bien et du mal, notre approche de l'intime.

C'est un fait divers comme la France en compte des centaines chaque année. Quand, au hasard d'une conversation, j'évoque « mon cousin condamné pour le meurtre de sa femme », je m'étonne de la surprise des gens. Les crimes et délits saturent les journaux et nourrissent nos imaginaires. Nous autres, auteurs en tout genre, en vivons. Ils doivent bien trouver leur réalité quelque part.

Elle est la mienne et celle de ma famille depuis ce soir de juillet 2004.

Pierre a tué un dimanche matin avant de cacher le cadavre de sa victime. Par les multiples atteintes portées au corps de sa femme, mère de ses deux enfants, il a contraint le monde à parler d'elle au passé. Trois jours plus tard, le temps d'une mise en scène grossière révélée par l'enquête, l'affaire envahissait nos vies.

La famille est un organisme vivant. Qu'un seul élément l'intoxique et le corps entier entre en lutte.

Ma tante Dominique, dite Dom depuis toujours, a appris, le soir du 19 juillet 2004 par un appel des parents de Katia, être devenue la mère d'un meurtrier. La jeune femme avait disparu depuis deux jours. Son cadavre venait d'être retrouvé par la police, caché dans un sac de chantier au sous-sol du domicile conjugal. À l'heure de l'appel, Pierre avait déjà reconnu les faits.

Le coup de fil a été brutal et informatif.

Dominique a dû attendre la presse régionale du lendemain matin pour découvrir le déroulé du meurtre, et elle n'est jamais parvenue à nous le répéter. Ses mots s'évanouissaient sous le poids du choc. À qui réussissait à en obtenir davantage, elle évoquait tout juste une matraque électrique, encore ahurie de la présence d'un tel objet chez son fils.

Aux policiers, Pierre aurait dit avoir « fini par prendre sa femme pour le Diable ».

Nous n'avions pas moyen d'en savoir davantage, à cinq cents kilomètres de la scène de crime. À l'époque de CaraMail et de Voila.fr, Internet servait avant tout à chercher des recettes de cuisine et la presse se cantonnait au papier. Il nous fallait des relais humains et les parents de Pierre n'étaient pas encore aptes. Pour imaginer un lien entre le cousin connu depuis toujours et sa réalité toute neuve, il ne nous restait qu'à spéculer. Ce n'est pas rien de tuer, il faut s'en donner la peine.

Alors, par mille coups de fil, les hypothèses ont été élaborées. Tout était à définir : cause, mode, date exacte. Quand cela avait-il eu lieu au juste ? Sur le calendrier des faits, nous restions dans le flou. La nouvelle nous était parvenue le mardi en fin de journée, déjà défraîchie. Pour moi, le samedi soir s'imposait. Ma mère, divorcée de mon père depuis des lustres, mais soudain reliée à cette famille comme au bénéfice d'une loi martiale, évoquait un meurtre le dimanche matin et je ne m'y résolvais pas : il fallait de l'ivresse, de la passion pour tuer. Dans ma conception du monde d'alors, on ne pouvait venir à bout d'un corps à froid. Je la reprenais comme on corrige quelqu'un sur le sens des couteaux et des fourchettes :

– On ne tue pas un dimanche matin.

Point.

Je me trompais. On tue *aussi* le dimanche matin.

Sur le mode opératoire, nous n'en savions pas davantage, mais n'avions, en revanche, aucun doute. L'affaire devait se résumer à un accident. Un coup

trop vif, une chute sur le radiateur, façon Bertrand Cantat. La mort par malentendu. Quitte à ranger cette fameuse matraque électrique dans le décor sans plus nous en préoccuper. Nous l'aurions su si Pierre était violent : nous le connaissions depuis toujours.

Pour nous, partisans du bourreau, la cause était évidente : la souffrance.

La « souffrance de Pierre », nous n'avions que cette formule à la bouche et cette obsession en tête. Au procès, ma tante dirait avoir eu cette première pensée en apprenant le geste de son fils : mon Dieu, comme il a dû souffrir.

Katia était morte. Il fallait s'occuper des vivants.

Mais, surtout, accéder à la vérité de cette tragédie exigeait un bien plus long chemin.

Nous devons, pour l'atteindre, faire le deuil d'un monde où le Bien et le Mal étaient distincts et la vie, tellement plus confortable.

Il y a cette scène du *Corbeau*, le film d'Henri-Georges Clouzot sorti en pleine occupation allemande.

Dans une petite ville de province, Pierre Fresnay, qui interprète un médecin calomnié par une soudaine déferlante de lettres anonymes, s'en ouvre au psychiatre.

Quel monstre peut lui vouloir du mal ?

L'expert juge l'approche simpliste. Elle réduit le monde à la lampe suspendue face à eux, dessinant si nettement les ombres. L'humanité est ailleurs, corrige-t-il en projetant l'abat-jour dans un mouvement de balancier. Ombre et lumière se mélangent en permanence.

Désespéré, le médecin saisit la lampe à pleines mains pour rétablir l'harmonie. Il se brûle.

Un fait divers, c'est ça.

Gentil.

Pierre est gentil. Pierre est *tellement* gentil.

Ainsi l'évoque-t-on dans la famille jusqu'à cet été 2004. Pierre sourit et ne se plaint jamais.

Dans la fratrie, mon père est entouré de deux sœurs. Pierre est le fils cadet de l'aînée, Dominique, donc.

Ma grand-mère, pleine de qualités mais dépourvue de fantaisie, a donné à ses trois enfants des prénoms mixtes, afin de parer à la surprise de l'accouchement, et aux initiales différentes, pour ne pas mélanger les ronds de serviette. Cette maîtresse femme, dans tous les sens du terme, directrice d'école, profondément républicaine, capable d'aller voter les jours de grippe « car des gens sont morts pour ça », indexant nos étrennes sur le taux d'inflation, a vécu un drame dans sa vie : la déportation de son frère adoré, Aliaume, pour faits de résistance.

Le portrait de celui-ci est suspendu face à son lit. Dans l'inventaire de la maison préparé en attendant la mort, trop lente à venir depuis celle de mon grand-père, il figure en place essentielle. J'ignore qui en a hérité.

Cette femme, droite au point de ne jamais montrer aucune émotion, au-delà de l'amour évident qu'elle nous porte, n'évoque jamais ce frère perdu. J'apprends son existence un jour, enfant, en tombant sur un de ses cahiers d'école. J'interroge aussitôt ma grand-mère au sujet de cet inconnu au prénom étrange et provoque un malaise parfaitement inattendu sur un corps parant d'ordinaire à tous les coups.

Selon la légende familiale révélée par d'autres, Aliaume, tombé dans la chute de son réseau de résistance en banlieue lyonnaise, a été déporté dans un camp de concentration allemand en juillet 1944. Ce sont les dernières nouvelles de lui jamais données aux siens.

Mon père dit de sa propre mère qu'elle a passé le reste de sa vie à l'attendre. Oui, cela ressemble à un deuil amoureux impossible. Mes grands-parents étaient déjà mariés lors de l'arrestation d'Aliaume. J'ignore comment cette tristesse s'est inscrite dans leur intimité. Ces interrogations-là n'ont pas cours dans la famille. On ne s'attarde pas sur ce qui ripe.

Une chose est sûre : le fils d'officier nazi avec lequel se fiance Dominique, à l'issue de ses études d'ingénieure, cadre mal dans le tableau.

D'autant que Werner fait, déjà à l'époque, peu d'efforts pour séduire : sûr de lui autant que râleur, autocentré. Il pratique avec talent l'art de l'autosabotage.

Bien des années plus tard, le jour de l'enterrement de mon grand-père, on le retrouve, sifflotant dans la cave, à charger les bouteilles de vin désormais orphelines pour les emporter.

Chez nous, la guerre n'a jamais pris fin.

C'est pour Dominique que la famille supporte sa présence. Ma tante voue un amour inconditionnel à son mari. Elle n'évoque jamais ce beau-père mort sur le front allemand bien avant leur rencontre, mais plutôt sa belle-mère turque. Pourtant, en découvrant Werner, sa taille haute et carrée, ses yeux bleus et son accent digne d'une caricature, on pense davantage à l'invasion de la Pologne qu'aux merveilles de l'Orient.

De leur mariage, naît un premier fils, Ludovic. Ma grand-mère prend ses distances avec le couple après avoir vu, selon ses termes, Werner malmener physiquement Dominique pendant sa grossesse. Elle parle de « coups de pied aux fesses » et de phrases humiliantes. L'enfant ressemble à son père : il grandit en colère, dans une faible écoute du monde, considéré comme d'une grande puissance intellectuelle sans jamais avoir à en faire preuve.

À l'arrivée de Pierre, cinq ans plus tard, en 1969, la place du fils est déjà prise. Il pousse en bonsaï, sans

faire de bruit, dans l'espace qu'on consent à lui allouer.

Sa mère aime à rappeler en riant que son premier mot n'a été ni maman ni papa, mais le nom du chien.

En juillet 2003, à Vilnius, Bertrand Cantat provoque la mort de sa compagne Marie Trintignant. Le couple était d'une beauté stupéfiante et le fait divers, un choc. On est pour ou contre Cantat, dans un soudain oubli de toute conscience morale et politique. Parce que, des années durant, l'homme a porté nos idéaux avec un talent hors normes, dans cette virilité tranquille et ténébreuse, et nous a accompagnés dans les tréfonds de notre intimité, il est impossible à condamner. Pire, sa victime devient l'instigatrice de sa propre mort. Dans la presse, on lit des choses étonnantes. Cette jeune femme, dans le courrier des *Inrocks*, trouve son sort enviable. « Partir sous les coups de son compagnon fou d'amour, écrit-elle, n'est-ce pas la plus belle manière de quitter la vie ? » On cite Baudelaire, on convoque Rimbaud et Verlaine. Décidément, il nous a fallu beaucoup aimer Bertrand Cantat pour le dissocier de ce qu'il était devenu : un tueur de

femme. Moins beau, moins talentueux, il n'aurait sans doute pas eu cette chance.

L'élégance est payante jusque dans le meurtre.

Quand, un an plus tard, je dois annoncer à mes proches le fait divers où nous basculons si brusquement, ma famille et moi, l'affaire Cantat-Trintignant a fait un remarquable travail préparatoire. On peut désormais être un meurtrier chic et rock. Alors mes interlocuteurs tentent de me faciliter la tâche. Tous cherchent d'abord la circonstance atténuante, le possible accident, celui où l'on tue comme on ferait l'amour, avec trop de passion.

Mais, malgré tous leurs efforts à traquer le glam, nous sommes à sec. Le seul excès de cette histoire tient à la force des coups. Le corps a été retrouvé dans un sac-poubelle de cinquante litres. Définitivement, la concurrence nous pulvérise : notre tristesse doit s'affronter sans cosmétique.

Alors, nous nous taisons. Autour de moi, seuls les témoins de mes crises d'angoisse ou de mes débordements de larmes partagent la confiance de cette difformité gênante. Les rares occasions où j'évoque la question sans y être contrainte sont désastreuses. Aucune oreille n'est faite pour pareil récit sans y être préparée. Mes interlocuteurs s'en protègent dans une ironie surprenante leur épargnant l'introspection. Seraient-ils ou non capables de ce geste ? La question, trop encombrante, est renvoyée au loin. Mieux vaut en rire.

Un jour, alors que j'achève ce livre, je pars tôt à Arras en laissant ma fille devant les portes encore fermées de l'école. Je découvre la ville sous un soleil d'hiver.

Les ors de la République m'accueillent à nouveau. Le tribunal est vaste : la loi a parfois la démesure d'une cathédrale.

L'avocate générale du troisième procès de Pierre m'attend. Malgré la presque décennie qui nous sépare de notre dernière rencontre, cette femme-là n'a pas changé. L'intensité de sa réflexion paraît l'avoir préservée du temps. Elle vient d'être nommée à ce qui sera son dernier poste. Elle a consacré sa vie à la justice. Son souvenir de l'affaire est vif. Elle a accepté de me rencontrer à condition qu'on n'évoque pas les faits, mais l'esprit dans lequel elle les a, à l'époque, considérés.

Je n'ai pas préparé de questions, je veux l'entendre me parler de ce qu'elle nomme cette « responsabilité de la parole » et de la manière dont on porte l'accusa-

tion au nom de la société. On discute à bâtons rompus durant le temps qu'elle consent généreusement à m'accorder. Avant de partir, alors que mille transgressions au droit et à la morale, mille crimes, ont été abordés, je lui demande si elle a fini par croire au Mal. Elle me répond spontanément : « Non, mais je crois toujours au Bien. » Avant d'ajouter : « Je crois en l'homme. »

En quittant le tribunal, je m'arrête boire un café au comptoir de la brasserie d'en face. Mon amie Marion m'appelle. Elle a, un temps, été professeure à l'université d'Arras et connaît bien l'endroit. Elle me demande comment s'est passé l'entretien et m'invite à regarder en sortant le bâtiment Renaissance qui donne sur le square. Je promets d'aller voir ; j'ai un peu de temps avant de reprendre le train. Je raccroche en l'embrassant et finis mon café. Autour de moi, ça s'active avant l'heure du déjeuner. L'agitation des cuisines se découvre derrière la porte battante et le monde est joyeusement bruyant.

Je termine ces lignes en me noyant dans ce brouhaha de vie.

Je crois, moi, à l'écriture avant toute chose. Je crois que ceux qu'on a aimés ne meurent pas tant que l'on témoigne d'eux.

Je crois aux prémices de l'apaisement dans la justesse des mots.